

I

Mon père, à l'heure où j'écris, est en train de mourir dans un lit d'hôpital. Sa tête part, lentement engloutie, et je regarde cet homme, mon père, s'effacer du monde touche par touche. Son éternel sourire de timide est devenu niais, ses yeux presque transparents. Il ne comprend plus que quelques mots ici ou là, auxquels il reste par hasard accroché. Les cheveux flous qui auréolent sa tête grosse diffusent une lumière pâle, comme si de son crâne irradiait une dernière fois le secret qu'il n'aura pas su taire.

Enfant, je regardais avec appréhension cette tête lourde et sèche comme celle d'un insecte, tête où vivotaient quelques souvenirs honteux que j'aurais voulu broyer dans leur coque. Chaque fois que dans les chemins creux, par mégarde, j'écrase une punaise des bois, une sauterelle, un escargot, et que j'entends sous ma semelle craquer leur carapace puis gicler leur chair mesquine, c'est à mon père que je pense.

Il se meurt aujourd'hui, le vieillard rusé, réussissant en gloire ce que toute une vie il a voulu m'interdire : ne pas savoir. Lui, sur ce lit blanc où se sont couchés tant de malades et tant de moribonds, il ne sait plus ni où il est ni qui nous sommes, alors que je suis obligée, moi, de continuer de savoir et de me taire.

Du plus loin que je me souviens, toute petite et sans comprendre pourquoi, je savais qu'il ne devait pas m'approcher en ces après-midi pluvieuses, le dimanche, lorsqu'en dodelinant de la tête comme un pendule, il longeait le couloir pour entrer dans ma chambre. Et il entra, le regard fuyant, tripotant un livre, posant une question, rôdant autour de moi, et puis, lentement, il lâchait ses histoires, murmures venimeux entrecoupés de soupirs. Traquée dans ma chambre, recroquevillée d'une frayeur animale, hérissée contre l'ennemi – il était venu, il était là, il allait commencer – je n'avais pas d'échappatoire.

C'est à cette époque-là que j'ai commencé à déformer le sens des mots. On me parlait, il fallait donc bien les entendre, ces mots, mais pour défendre un petit espace autour de moi dans lequel on ne pourrait m'atteindre, je refusais de poser dessus le sens qu'on leur avait attribué. Ce jeu m'a vite grisée : d'un côté les mots, de l'autre toutes sortes d'images qu'il m'amusait de changer. Petit à petit, j'ai même réussi à ne plus rien comprendre. Une bêtise de plus en plus dépouillée m'a envahie, une ignorance purificatrice, une absence exquise, qui furent les tout débuts incertains et fragiles de la vérité.

Seulement, de longues années d'efforts souterrains furent nécessaires pour empêcher ses histoires de devenir les miennes, pour diriger le flot de ses souvenirs vers une impasse obscure sur laquelle je refermais une porte qui pesait de plus en plus lourd. Malgré mes efforts et la finesse que j'y mettais, j'ai rarement pu échapper à ses récits. Lorsque j'entendais sa voix s'approcher du fond du couloir, couvrant mal le bruit traînant de ses pantoufles, il était déjà trop tard. Il se passait pourtant quelques instants entre son murmure vague mélangé à l'ombre du corridor et le moment où je sentais son souffle chaud sur mon cou penché devant mon pupitre d'écolière. Mon dos se voûtait pour faire carapace, mon cerveau s'embrouillait, mes pieds pesaient au sol pour y prendre racine, de tous côtés je cherchais protection. J'aurais voulu devenir végétal, feuille parmi les autres, les mortes tombées au seuil de l'hiver.

Il y avait des intrusions plus corrosives encore. Parfois, il glissait silencieusement sur les tapis, jusqu'à moi sans que je l'aie entendu, penchait doucement sa tête ronde au-dessus de mon épaule et, près de mon oreille, soudain gonflait ses narines et soufflait l'odeur de son haleine dans un chuintement saccadé de petits rires heureux. Il avait gagné. Mon sang prenait feu, une flambée de haine au fond du terrier où il avait enfumé la bête.

Ces jours-là, il avait apporté avec lui l'un de ses albums photos à couverture de cuir bien serré sous son bras et, sûr que je ne bougerais pas de mon siège, il prenait son temps, léchait d'un bout de langue ses lèvres sèches, d'un air pai-

sible s'assurait que le canapé sur lequel il me ferait asseoir près de lui n'était pas encombré, puis à petits pas allait s'y installer, posant alors sur ses genoux l'énorme volume où pendant des années il avait rassemblé par ordre chronologique des centaines de vieilles photos. Je regardais avec désespoir l'épaisseur noire de l'album où m'attendaient les visages immuables de ces morts que j'avais vus tant de fois, leurs regards figés dont je ne déchiffrerais jamais le mystère. Lui, le visage parcouru de mouvements si légers qu'ils faisaient comme une ondulation sous la peau, vibrait de satisfaction à contempler mes joues rougies par l'humiliation et la rancune amassées. Il pouvait commencer. En prenant son temps, il ouvrait délicatement l'épais volume étalé sur ses cuisses, léchant son gros index pour mieux saisir chacune des pages noires cartonnées, jetant de vifs coups d'œil sur ma mine défaite, lui dont la face rayonnait de joie, il pouvait alors commencer à me raconter les petits bouts rances de sa vie.